OMNIPOTENS FAMA !

Le son d'une trompette abattit Jéricho;
Sa fanfare, sans doute, était sonore et claire !
Mais que penser de celle où souffle Vaissier frères !
Non contente d'emplir le monde entier d'échos,
Elle élève les mers d'une usine prospère,
Et fait vendre par an deux millions de Congo !

286403 MAXIME DUBREUIL.

Tribunal correctionnel de Lille

Audience du vendredi 24 juin 1887

Présidence de M. PARENTY

L'EXPLOSION DE WATTRELOS

On se souvient du malheureux accident survenu le dimanche 3 avril, dans la distillerie de M. Droulers-Prouvost, à Wattrelos.

Un appareil dit *cuiseur*, ayant fait explosion, un ouvrier, grièvement brûlé, mourut peu après.

Le ministère public poursuit aujourd'hui M. Droulers-Prouvost, et son contre-maître, M. Louis Brienne, pour infraction à la loi sur les appareils à vapeur et pour homicide par imprudence. L'affaire, appelée à cette audience, a été renvoyée, pour la suite des débats, au 3 juillet.

Les journaux lillois s'en emparent pour l'exploiter au profit de leurs haines de parti.

L'appareil, nitrment-ils, était d'origine allemande. C'est vrai, mais ils oublient de dire à leurs lecteurs pourquoi, non seulement l'honorable M. Droulers, mais de nombreux distillateurs français ont dû acheter leurs cuiseurs en Allemagne.

On sait la concurrence redoutable faite par les Allemands aux distillateurs français.

On sait aussi quelle quantité énorme d'alcools ils ont réussi à introduire chez nous.

C'était surtout grâce à leurs cuiseurs perfectionnés qu'ils arrivaient à établir des différences de prix ruineuses pour nos nationaux.

Ceux-ci eurent alors la pensée de battre l'ennemi avec ses propres armes et ils allèrent acheter en Allemagne les cuiseurs d'une construction toute spéciale *protégée par un brevet*. Ils réussirent ainsi à produire l'alcool français à meilleur marché. Ne trouvez-vous qu'ils ont agi en patriotes intelligents. Si vous les condamnez, il faut condamner aussi ces tisseurs et ces filateurs qui sont si souvent obligés de demander à l'étranger des métiers nouveau système avec lesquels ils font les fils et les tissus qui assurent la primauté à l'industrie française!

Le cuiseur qui a fait explosion chez M. Droulers avait été acheté il y a trois ans. Avant d'être utilisé, il avait été timbré par les ingénieurs de l'Etat. Des appareils tout semblables servent dans d'autres distilleries depuis 5 ans, et, d'un examen fait tout récemment par des ingénieurs, il résulte qu'ils sont si bien encore en état de fonctionner sans danger, qu'on vient de le timbrer à nouveau. Rien ne pouvait donc faire redouter un malheur. Personne dans l'usine n'y songeait et M. Droulers, tout le premier, restait bien souvent près de cet appareil, comme en témoigne tout son personnel. Un ingénieur, M. Soubeyran, a déclaré qu'il ne pouvait indiquer la cause de cette corrosion du métal. On se trouve donc ici en présence d'un cas absolument fortuit et resté jusque maintenant inexpliqué.

Un ouvrier de M. Villette dépose, qu'au mois de janvier, il aurait signalé le danger au contremaître M. Brienne. Celui-ci conteste nettement le fait et ajoute : « Comment aurais-je été assez sot et assez imprudent pour travailler constamment près de ce cuiseur, s'il on m'avait prévenu de l'imminence d'une catastrophe. »

L'argument paraît topique.

Comme nous le disons plus haut, l'affaire reviendra le 3 juillet. Peut-être nos confrères de Lille auraient-ils bien fait d'attendre la fin des débats avant de se prononcer et de montrer une telle passion et un tel parti-pris contre un honorable industriel, parce qu'il a le courage de se montrer conservateur convaincu et militant.

Audience du samedi 25 juin 1887

Présidence de M. PARENTY

LES VOLS DE ROUBAIX

Plusieurs négociants de Roubaix étaient assignés en correctionnelle à l'audience de ce jour pour témoigner sur des vols dont ils ont été victimes. Convoqués pour onze heures et demie, ils se plaignent d'être obligés d'attendre, un samedi, jusqu'à cinq heures et demie avant de voir venir leur affaire.

M. le commissaire central de Boulogne, M. Henry, ancien commissaire de police à Roubaix, avait été spécialement mandé pour éclairer le tribunal sur ces vols dont la découverte est due à ses intelligentes investigations.

Dans la nuit des 2 au 3 mars de cette année, un vol de tissus avait lieu dans les magasins de M. Delacroix. Une enquête s'en suivit. M. le commissaire Henry apprit, par ses agents, que deux individus, d'allures suspectes, vendaient des étoffes, valant 2 fr. 50 au moins, dans les prix de 90 centimes.

Il les fit suivre et acquit la certitude qu'ils logeaient dans la rue de France, chez les époux Vandeputte, cabaretiers.

Immédiatement il se rendit, accompagné d'un inspecteur de police, pour faire une perquisition domiciliaire, chez les époux Vandeputte. Il fut très bien reçu. On l'invita à visiter la maison.

Il fut frappé à son entrée dans l'estaminet, par un coupon d'étoffe qui était étalé sur une table, ce qui lui donna des soupçons.

Les deux premiers étages avaient été visités sans succès, quand il arriva au grenier devant une mansarde dont la porte était fermée à clef. Qu'est cette chambre, demanda-t-il à Vandeputte qui l'accompagnait? C'est, répondit ce dernier, une chambre louée au employé du ministère des finances de Belgique. Cette réponse sembla d'autant plus suspecte au commissaire qu'il savait que les époux Vandeputte logeaient dans cette chambre. Il ordonna donc à l'inspecteur de prendre une échelle pour voir sur le toit dans l'intérieur de la chambre. Vandeputte, se voyant trahi, disparut et gagna la Belgique en manches de chemise. On trouva dans la chambre des étoffes pour une valeur de 1,500 fr.

La femme Vandeputte, qui n'avait pas eu le temps de suivre son mari, fut arrêtée. Elle déclara, en premier lieu, quand elle fut interrogée sur la provenance des étoffes, qu'elle les avait achetées; puis, se ravisant, elle avoua qu'elles appartenaient à deux logeurs Verbove et Stanpart, ceux-là même qui colportaient les marchandises volées.

A l'audience de ce jour, la femme Vandeputte seule paraît devant le tribunal. Son mari et ses deux complices sont actuellement arrêtés en Belgique, et seront jugés dans ce pays, en vertu du principe de droit international qu'un pays ne livre pas ses propres nationaux.

La femme Vandeputte prétend ignorer la provenance frauduleuse des objets trouvés chez elle, mais les preuves les plus accablantes pèsent sur elle.

Après la déposition de M. le commissaire qui explique la façon dont il a opéré pour trouver les voleurs, la femme Vandeputte est interrogée par M. le Président.

INTERROGATOIRE DE LA PRÉVENUE

M. le président. Vous êtes prévenue d'avoir à Roubaix recelé des marchandises volées par Vandeputte, Stanpart et Verboven. — La prévenue: J'ignorai que cette marchandise était volée. — D. Pourquoi avez-vous menti à M. le commissaire en lui disant que cette chambre n'était pas la vôtre ? — R. Je n'ai pas dit cela. — D. Pourquoi avez-vous menti en disant d'abord que vous aviez acheté ces marchandises, puis ensuite que ces marchandises appartenaient à vos logeurs ? — R. Je n'ai pas dit cela.

D. M. le commissaire n'est pas seul à affirmer cela. — R. Ce sont de faux témoins. — D. Vous ne pouvez nier que vous vous êtiez d'accord avec Verboven et Stanpart qui allaient vendre en Belgique les étoffes volées. — R. C'est faux.

D. Comment expliquez-vous les lettres qui ont été saisies chez vous et qui vous déclarent que la vente va bien. — R. Je ne suis pas responsable de ce qu'on écrit. — D. Reconnaissez-vous que vous êtes allée avec votre mari et les deux prévenus chez Vanvieberg à la frontière? — R. Jamais.

AUDITION DES TÉMOINS

M. Bettremieux, fabricant à Roubaix. — Ayant été appelé par M. le commissaire de police, j'ai constaté dans son bureau la présence de pièces de tissus qui m'avaient été volées, et qu'il a revoulés chez les époux Vandeputte.

Mme Julie Vanhouck, ménagère.— La femme Vandeputte m'a offert en vente deux mètres de tissus.

Mme Desbiens Philomène. — Une dame du voisinage m'ayant montré des étoffes achetées à la femme Vandeputte, j'ai voulu m'en procurer de semblables.

M. Lecoutre, marchand d'étoffes. — J'ai reconnu chez M. le commissaire deux pièces de mérinos qui m'avaient été volées.

M. Henri Terninck, domestique. — Un soir on a volé sur ma voiture une pièce. On a retrouvé chez les époux Vandeputte un échantillon de cette pièce.

Un inspecteur de sûreté. — J'ai accompagné M. le commissaire. De l'échelle où j'étais monté, j'ai distingué, à travers les carreaux de la chambre, des pièces de tissus.

M. Delfosse Emile, teinturier à Roubaix. — Le 26 mars, vers 2 heures, j'ai été avisé que deux pièces avaient été enlevées au magasin. Quelques jours après, M. le commissaire Henri m'ayant appelé, je constatai que les tissus qu'il m'a montrés étaient de ma fabrication.

M. Hirsch, commissionnaire. — J'ai reconnu chez M. le commissaire une pièce de tissus qui avait disparu dans le courant de février.

M. Dubois, employé à Roubaix. — La femme Vandeputte est venue à la maison offrir des tissus.

M. Fiévet. — Le 9 mars, 3 pièces de tissus ont été enlevées sur un de mes camions. J'ai retrouvé une de ces pièces chez M. le commissaire.

M. Camus, marchand d'étoffes. — J'ai reconnu chez M. le commissaire, qui m'avait fait appeler, des échantillons d'une pièce qui fut volée en novembre chez moi.

La femme Trentesaux. — La femme Vandeputte m'a déclaré qu'elle allait faire le commerce d'étoffes.

RÉQUISITOIRE DE M. LE SUBSTITUT DESFONTAINES

La preuve de la culpabilité de la femme Vandeputte est évidente. Ses mensonges, ses contradictions les profits qu'elle a faits sur les marchandises volées qu'elle a vendues, tout est à charge contre elle.

Cette culpabilité établie, le tribunal se montrera sévère. La ville de Roubaix, commerçante et industrielle, doit être protégée contre ces vols nombreux qui n'échappent que trop souvent aux recherches, grâce aux recéleurs du genre de la femme Vandeputte. Un proverbe dit : Recéleur est pire que voleur. La femme Vandeputte est une recéleuse, elle doit être punie à ce titre.

PLAIDOIRIE DE Mᵉ ROCHE

Mᵉ Roche montre au tribunal combien la situation de la femme Vandeputte est délicate. Elle est poursuivie comme complice par recel d'un vol dont les auteurs principaux peuvent être acquittés en Belgique. Qu'arrivera-t-il au cas où le complice serait condamné en France et les auteurs principaux acquittés en Belgique?

Rien d'ailleurs ne démontre sa culpabilité. Eût-elle connu les agissements de son mari, devait elle trahir la foi conjugale et révéler à la justice le secret de ses fautes?

LE JUGEMENT

Le tribunal condamne la femme Vandeputte, qui seule est arrêtée, à *six mois de prison*.

MAITRE CARRÉ.

BELGIQUE

Schaerbeck. — Une jeune fille de 18 ans, ayant été accidentellement brûlée vive dans sa chambre, son père, au désespoir, alla se jeter à l'eau ; il fut heureusement en être retiré sain et sauf.

Melle-lez-Gand. — Les anciens élèves de Melle-lez-Gand, apprendront avec plaisir que le squelette de la dernière baleine échouée à Os'ende ira augmenter, dans quelques jours, la riche collection d'histoire naturelle de ce bel établissement.

Ce squelette mesure 20 m. de long, 2 plus de 4 m. de haut et pèse environ 4500 kilog.

FAITS DIVERS

Le plus riche caveau du monde. — Le département des finances aux Etats-Unis, fait construire en ce moment, pour la garde de ses trésors, un vaste caveau qui pourra contenir cent millions de dollars en numéraire d'argent. Ce caveau aura 30 mètres de long sur 16 de large et 4 de haut. Les murs auront une épaisseur d'un mètre et demi.

Le voleur qui chercherait à s'y introduire aurait d'abord à forcer une porte de 3 mètres carrés de surface et d'un peu plus d'un mètre d'épaisseur qui sépare l'édifice de la cour extérieure. Le caveau lui-même est ensuite protégé par deux fortes portes, outre les portes dont les compartiments intérieurs sont munis.

Le trésor sera gardé à l'extérieur de l'édifice par un peloton de soldats.

Les pigeons allemands. — L'*Indépendant rémois* rapporte qu'un pigeon voyageur allemand égaré a été recueilli à Reims lundi dernier.

Les plumes de ses ailes portaient les inscriptions suivantes :

Wuerzburg, 70 — Nuernberg 5 — Aschaffenburg 91 — Mainz 94 — 2 B Regensburg, et, sous cette dernière inscription, en plus petits caractères : *H. Scheleesach, Eupen;* le nom et le pays du propriétaire probablement. Enfin, trois plumes portant des cachets divers, entr'autres un *C* gothique.

D'où venait ce pigeon ? De plus loin que Reims apparemment, puisqu'il était fatigué en arrivant et que son estomac ne contenait plus la moindre nourriture. Où allait-il ? A *Eupen*, sans doute, province Rhénane, à 16 kilomètres d'Aix-la-Chapelle.

Des pigeons allemands étaient tout récemment trouvés à Auge, à Fossé, Saint-Quentin, Verdun, Nancy, etc. Après cela, doutera-t-on encore que les Allemands font faire des lâchers de pigeons-voyageurs sur notre territoire ?

ETAT-CIVIL. — *ROUBAIX.* — *Déclarations de naissances du 25 juin.* — Aristide Lefebvre, rue Fabert, 1. — Charles Vansyngel, rue Philippe-le-Bon, 32. — Jean Vanhaelemeersch, rue du Fort, 40. — Louis Deconinck, rue de la Tuilerie, 7. — Angèle Declercq, rue Decrème, cour Deerick. — Jean Glorieux, rue Darbo, cour Tiberghien, 10. — Charles Vanassche, rue Ste Elisabeth, 21. — Julie Monard, rue Decrème, 41. — Adolphe Huyghe, rue de la Chapelle-Carette, 63. — *Mariages du 25 juin.* — Emile Farvacque, 29 ans, dresseur, à Croix, et Pulchérie Delaunoy, 19 ans, éplucheuse, rue d'Inkermann, 172. — Jean-Baptiste Deblaudre, 24 ans, tonnelier, rue de Lannoy, 227, et Anna Lecomte, 24 ans, tailleuse, rue Saint-André, 36. — Alexandre Fruit, 43 ans, ourdisseur, rue des Arts, 132, et Louise Dirick, 28 ans, bobineuse, rue du Coq-Français, 91. — Louis Delcourt, 23 ans, piqueur de cartons, rue de Villars, 5, et Marie Delsalle, 17 ans, piquière, rue de l'Hommelet. — — *Déclarations de décès du 25 juin.* — Jean-Baptiste Delhaye, 60 ans, employé, rue Sainte-Elisabeth, 49. — Adèle Vankrieckenge, 5 ans 5 mois, Hôtel-Dieu.

TOURCOING. — *Déclarations de naissances du 25 juin.* — Gabriel Desmet, rue du Château. — *Mariages du 25 juin.* — Augustin Maro, 19 ans, rattacheur, et Flore Desurel, 16 ans, rattacheuse.

BOUSBECQUE. — *Déclarations de naissances du 18 au 25 juin.* — Marie Bartier, au chemin des Vaches — Elisa Housez, au Crumesse. — *Mariages.* — Théodore Catteau, 36 ans, fabricant de lin, de Bousbecque, et Marie Crop, 35 ans, sans profession, de Bousbecque.

Convois funèbres & Obits

Les amis et connaissances de la famille Carlos MASUREL-DERVAUX qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part du décès de Madame veuve Carlos MASUREL, née Charlotte-Sophie DERVAUX, membre du Tiers-Ordre de Saint-François d'Assise, décédée à Roubaix, le 24 juin 1887, dans sa 80ᵉ année, administrée des Sacrements de notre mère la Sainte-Eglise, sont priés de considérer le présent avis comme en tenant lieu et de bien vouloir assister à la Messe de convoi, qui sera célébrée le dimanche 26 courant, à 8 heures, aux Vigiles, qui seront chantées le même jour, à 6 heures, et aux Convoi et Service Solennels, qui auront lieu le lundi 27 dudit mois, à 10 heures, en l'église Notre-Dame, à Roubaix. — L'assemblée a la maison mortuaire, rue de Tourcoing, 2.

Les amis et connaissances de la famille Charles SCHMIDT-LETTEN qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part du décès de Madame veuve Charles SCHMIDT, née Virginie-Nathalie LETTEN, pieusement décédée à Néchin, le 24 juin 1887, dans sa 56e année, administrée des Sacrements de notre mère la Sainte-Eglise, sont priés de considérer le présent avis comme en tenant lieu et de bien vouloir assister aux Convoi et Service solennels, qui auront lieu le mardi 28 courant, à 10 heures, en l'église de Néchin, d'où son corps sera conduit au cimetière de Roubaix pour y être inhumé. — Réunion place Nadaud, à midi.

Les amis et connaissances de la famille DELHAYE-DEPLECHIN qui, par oubli n'auraient pas reçu de lettre de faire-part du décès de Monsieur Jean-Baptiste DELHAYE, veuf en première noces de Dame Clémence LADSOUS, et en secondes noces de Dame Marie DEPLECHIN, décédé à Roubaix, le 25 juin 1887, dans sa 61e année, administré des Sacrements de notre mère la Sainte-Eglise, sont priés de considérer le présent avis comme en tenant lieu et de bien vouloir assister aux Convoi et Service solennels qui auront lieu le lundi 27 courant, à 8 heures 1/2, en l'église Sainte-Elisabeth, à Roubaix. — L'assemblée à la maison mortuaire, rue Sainte-Elisabeth, 49.

Un Obit solennel du mois sera célébré en l'église Sainte-Elisabeth, à Roubaix, le lundi 27 juin 1887, à 8 heures, pour le repos de l'âme de Monsieur Fleuris CATTE-AIN, époux de Dame Laure DUBOIS, décédé subitement à Roubaix, le 12 avril 1887, dans sa 32e année. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un Obit solennel anniversaire sera célébré en l'église Notre-Dame, à Roubaix, le lundi 27 juin 1887, à 9 heures, pour le repos de l'âme de Monsieur Charles LEBRUN, dessinateur, décédé à Roubaix, le 13 juin 1886, à l'âge de 22 ans et 3 mois, administré des Sacrements de notre mère la Sainte-Eglise. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un Obit solennel anniversaire sera célébré en l'église Notre-Dame, à Roubaix, le mardi 28 juin 1887, à 10 heures, pour le repos de l'âme de Dame Victorine COUVIN, épouse de M. Louis MOYART, décédée à Roubaix, le 27 juin 1886, dans sa 49e année, administrée des Sacrements de notre mère la Sainte-Eglise. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un Obit Solennel du mois sera célébré en l'église Saint-Martin, à Roubaix, le lundi 27 juin 1887, à 9 heures, pour le repos de l'âme de Dame Sophie-Julie GONCE, épouse de M. Jean-Baptiste DELANNOY, décédée à Roubaix, le 17 mai 1887, dans sa 28e année, administrée des Sacrements de notre mère la Sainte-Eglise. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un Obit solennel du mois sera célébré en l'église Saint-Martin, à Roubaix, le lundi 27 juin 1887, à 8 heures, pour le repos de l'âme de Mademoiselle Philomène FAVIER, décédée à Roubaix, le 23 mai 1887, dans sa dix-neuvième année, administrée des Sacrements de notre mère la Sainte-Eglise. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

LETTRES MORTUAIRES & D'OBITS

IMPRIMERIE ALFRED REBOUX. — AVIS GRATUIT dans le *Journal de Roubaix* (Grande édition,) et dans le *Petit Journal de Roubaix*.

VARIÉTÉS

Une aventure californienne

Pendant la saison de le sécheresse, la pénurie d'eau force les mineurs à abandonner les *placers* jusqu'à les pluies d'automne leur permettent de reprendre leur travail. Aussi suffit-il qu'une expédition soit projetée dans le courant de l'été pour qu'il se présente toujours un grand nombre d'aventuriers demandant à y prendre part, et, chose digne de remarque, une fois engagés, tout entrent de tout cœur dans l'entreprise et ne craignent pas d'affronter les pires fatigues et même la mort.

Au mois de juin dernier, l'agent des postes me chargea de recruter une petite troupe d'hommes déterminés pour poursuivre et, si c'était possible, placer sous la main de justice, une bande de voleurs qui dévalisaient les voitures de poste faisant le service des villes et des chemins de fer ne pénétrait pas encore.

Ma troupe fut bientôt composée, et nous nous mîmes en route au nombre de douze, tous bien armés et supérieurement montés.

Nous avions battu vainement depuis plusieurs jours la montagne et la plaine, lorsqu'un beau matin, monté sur un excellent *mustang* mexicain, je me mis en tête de partir seul, en avance de mes compagnons. Je suivis la grande route jusque vers le milieu du jour, puis je la quittai pour m'engager dans un étroit sentier où des traces récentes indiquaient le passage de quelques cavaliers.

Je n'avais pas encore, jusqu'à ce jour, pénétré si avant dans les forêts de *Chaparrals* et de chênes blancs qui couvrent la moitié du pays; celle où je me trouvais était la plus épaisse que j'eusse jamais vue, comme le sentier dans lequel je venais de m'engager était bien le plus accidenté et le plus tortueux que j'eusse suivi auparavant. Mais comme tout sentier aboutit généralement quelque part, j'en conclus, avec raison, que celui-ci aussi devait me conduire à un endroit quelconque. En effet, mes conclusions ne tardèrent pas à se trouver justifiées, car un brusque détour du chemin m'amena dans une clairière naturelle de cinq à six cents mètres de circonférence, au milieu de laquelle s'élevait une élégante maison adossée à une vaste grange.

Ma première pensée fut que j'étais arrivé au but de mes recherches et que mes efforts allaient être couronnés de succès; je ne doutai pas un instant que ce ne fût là le repaire de la bande du célèbre Morengo.

A ce moment mon cheval, dont la vue de la grange avait sans doute éveillé l'appétit et l'instinct, se mit à hennir bruyamment. Je voulus retourner en arrière et me mettre à couvert sous les arbres, mais trop tard! Un énorme chien de l'aspect le plus féroce, venait de faire son apparition et s'avançait droit sur moi. J'allais me mettre en défense, lorsqu'à mon grand soulagement et à ma grande surprise je vis la porte de la maison s'ouvrir et une jeune femme s'avancer sur le seuil.

— Turc, Turc! Ici, bien vite! s'écria-t-elle en frappant vivement du pied.

A ces paroles, l'animal s'arrêta net dans sa course furieuse.

— Ne voulez-vous pas entrer dans la maison et vous y reposer un instant? ajouta la jeune femme en s'adressant à moi. Vous devez sans doute être bien fatigué.

Et sans me donner le temps de répliquer, elle appela un domestique de race mongole et le chargea de prendre soin de ma monture. Elle m'invita ensuite gracieusement à la suivre, et j'obéis en la remerciant sa gracieuse hospitalité.

— Vous voudriez bien m'excuser de vous laisser seul un moment, dit-elle dès que je fus entré. Je n'attendais personne aujourd'hui et j'éprouve de refaire un peu ma toilette.

Elle passa vivement dans une pièce contiguë, et je profitai de son absence pour examiner celle dans laquelle je me trouvais. Elle était meublée avec un luxe inconnu dans le pays, et on voyait partout l'empreinte du goût délicat d'une jeune femme jeune et charmante. Le plancher était recouvert d'un riche tapis, les murs étaient recouverts de tentures de Perse, partout des sièges confortables vous invitaient au repos; sur un élégant guéridon, au milieu du salon, il y avait un amas de livres richements reliés, et, dans une encognure, un sécrétaire ouvert.

On comprendra ma surprise à la vue d'une pareille habitation et d'une créature si charmante dans un endroit aussi isolé. Mais le cours de mes pensées fut arrêté soudain par le retour de celle qui en formait le principal objet.

— Vous me pardonnerez mon absence, dit-elle en prenant place dans un fauteuil et en arrangeant les plis de robe élégante et faite à la dernière mode.

— Vous paraissez avoir fait une longue route ce matin, ajouta-t-elle.

— Oui, répliquai-je, je viens directement de Carlinville.

— De Carlinville? Alors vous devez être épuisé, dit-elle en se levant et en se rapprochant de la porte pour ordonner à son domestique chinois de me servir à dîner.

Pendant les préparifs du dîner, nous causâmes librement et je m'aperçus que la jeune femme, outre la grâce et la beauté, possédait une vive intelligence, un esprit cultivé et une distinction native. Elle me dit qu'elle vivait seule avec son père, que celui ci était un mineur et exploitait un placer situé à peu de distance de la maison, et enfin qu'il devait rentrer au logis dans la soirée.

Je ne pus que faire honneur au repas auquel ma charmante hôtesse présida avec beaucoup de grâce, et, sous l'influence des bons vins dont elle ne cessa de remplir mon verre, je devins de plus en plus communicatif.

— Quel est le motif qui a pu vous amener dans ce canton si éloigné des grandes routes ? me demanda-t-elle après que la table eût été desservie.

J'avais répondu évasivement à bien des questions du même genre, mais, jusqu'à présent, aucune ne m'avait été posée d'une manière aussi catégorique. Je ne voyais aucune raison de dissimuler le but de mon voyage à ma gracieuse interlocutrice. En effet, pensais-je, quel mal y aurait-il à ce qu'elle le connût? Peut-être même pourrait-elle me donner d'utiles renseignements?

Aussi, sans hésiter, davantage, je dis en baissant la voix :

— Avez-vous jamais entendu parler de la bande de Morengo ?

— Mais ce sont des brigands qui dévalisent les voyageurs sur les grandes routes, répliqua-t-elle, les yeux brillants d'animation.

— Certainement, alors vous en avez entendu parler?

— Oui, et même souvent. J'espère que vous ne faites pas partie de cette bande? ajouta-t-elle d'un ton malicieux.

— Bien au contraire, m'écriai-je, je suis à sa poursuite.

— Comment, dit-elle de plus en plus intéressée et en regardant autour d'elle d'un air craintif. Leur repaire serait-il par hasard dans les environs?

— J'en suis convaincu, repondis-je en baissant davantage la voix.

Sa frayeur sembla augmenter.

— Tout cela est étrange, dit-elle d'une voix troublée; et moi qui, depuis plusieurs années, habite cette maison et y passe les journées sans autre protection que mon chien Turc!

Je cherchai à la rassurer en lui affirmant que jamais on n'avait vu des coquins assez vils pour s'attaquer à une femme sans défense; je continuai :

— Je crois, en outre, avoir entendu dire que les hommes de Morengo étaient fort galants d'habitude, et que rarement il leur était arrivé de dépouiller les femmes qui voyageaient dans les voitures qu'ils attaquaient.

Ces dernières paroles semblèrent la rassurer un peu, et j'ajoutai encore :

— Mais ce qu'il y a de plus curieux dans tout cela, c'est qu'on ignore même qui, de Morengo et de sa fille Juanita, est réellement le chef de la bande.

— Ah! s'écria-t-elle, vous avez piqué ma curiosité. La chose est extraordinaire et il faut que vous me racontiez tout ce que vous savez. Il m'arrive si rarement, dans cette solitude, d'entendre raconter des histoires romanesques!

Dans son anxiété de ne pas perdre un mot de ce que j'allais dire, ses joues s'animaient de plaisir et d'émotion. Je me mis à raconter tout ce que je savais sur le compte de cette femme extraordinaire, dont les exploits surpassaient en hardiesse ceux des plus audacieux compagnons de son père et qui, à ce que l'on affirmait, assistait à toutes les expéditions, et qui souvent traçait le plan des plus importantes.

Engagé dans cette agréable conversation, les heures s'écoulaient comme des minutes, et à chaque heure qui s'écoulait, je me promettais de me remettre en route avant que l'heure suivante n'expirât, mais mes résolutions s'évanouissaient au fur et à mesure qu'elles étaient formées. Le soleil commençait à descendre sur l'horizon; j'eus un instant la force de me lever pour prendre congé, mais elle me retint d'une voix dont il me serait impossible de dépeindre le charme et la douceur :

— Comment, vous voulez déjà me quitter! Je ne vous laisserai pas partir avant le retour de mon père. Je sais qu'il sera heureux de vous voir.

— Il faut que vous m'excusiez, lui dis-je, mes compagnons seraient en droit de se plaindre...

— Quels compagnons? interrompit-elle.

— Mais, répliquai-je en me souvenant seulement que je ne lui en avais pas parlé, je fais partie d'une troupe d'une douzaine d'hommes.

— Bien, je comprends! dit-elle en me regardant fixement. Et vous êtes tous à la poursuite de Morengo?

— Oui, répondis-je. Je suis en avance d'une journée sur mes compagnons, et, comme je vous le disais, ils pourraient trouver à redire à ma conduite, si je restais ici dans les délices de Capoue pendant qu'ils continuent leurs pénibles recherches.

— Alors, ils seront ici demain?

— Je le pense. Leur intention était de suivre le sentier par lequel je suis venu.

— Raison de plus alors que vous attendiez le retour de mon père. Je vous quitte un instant pour préparer le souper.

Et avant que j'eusse eu le temps d'ajouter une parole, elle avait disparu.

Lorsqu'elle m'eut laissé seul, je n'en pensai que davantage à ses nombreux attraits : intelligence, beauté, grâce, distinction, elle avait tous ces dons; j'étais convaincu qu'elle avait également des goûts élevés et une âme d'élite. J'eus la curiosité d'examiner de plus près des livres étalés sur le guéridon. C'étaient des œuvres de nos auteurs les plus en renom; j'en ouvris quelques-uns. Sur la première page d'un volume de poésie quelques vers, tracés d'une main élégante, attirèrent mon attention, et j'étais occupé à les lire lorsque ma charmante hôtesse revint et s'approcha de moi.

— J'espère que vous me pardonnerez, lui dis-je, l'indiscrétion que j'ai commise en ouvrant vos livres sans y être autorisé. Me permettez-vous de vous demander qui est l'auteur de ces strophes délicieuses.

La rougeur qui couvre ses joues me confirma dans l'idée qui m'était venue d'abord, mais elle répondit simplement :

— Ah! ces quelques vers! mais personne en particulier, que je sache...

Puis elle ajouta vivement :

— Je venais vous annoncer que mon père était arrivé et qu'il serait ici dans un instant.

A peine avait-elle fini de parler, quand je vis entrer dans la salle un homme grand, vigoureux, au teint bronzé, aux sourcils épais, avec une forte barbe et de longs cheveux noirs. Après que les présentations furent faites, la jeune fille s'éloigna et nous nous assîmes; il s'adressa alors à moi et me dit d'une voix étouffée :

— Violette vient de m'apprendre que vous étiez à la poursuite de Morengo.

— Oui, monsieur, elle a dit vrai. Nous sommes décidés à en débarrasser le pays, et j'apprécierai à toute leur valeur les renseignements que vous pourrez me donner. Suis-je sur la bonne piste?

— Je le crois, répliqua-t-il.

Je prêtais une oreille attentive à ses paroles; il continua :

— Mais vous auriez mieux fait de quitter le sentier à environ trois milles d'ici, à l'endroit où il y a une petite clairière que vous aurez sans doute remarquée en passant.

— Oui, je crois m'en souvenir.

— Eh bien, monsieur, j'ai un soupçon que je n'ai jamais communiqué à âme qui vive, pas même à ma fille... c'est que le repaire de Morengo et de sa bande est à une portée de carabine de cette clairière.

— Mais, dis-je avec surprise, connaissant ce dangereux voisinage, ne craignez-vous pas que votre vie et celle de votre fille soient en danger ?

— Avez-vous jamais entendu dire que Moringo ait attaqué une habitation.

C'était vrai et je n'avais rien à répondre.

— Et puis, continua-t-il avec énergie, si jamais il osait attaquer ma maison, il trouverait certainement à qui parler ; ma fille et moi, nous lui préparerions une réception dont il garderait longtemps le souvenir.

— Votre fille! m'écriai-je, mais que pourrait-elle faire ?

Ce qu'elle pourrait faire, répliqua-t-il avec emphase, vous me le demandez; mais sachez qu'elle manie un *rifle* aussi bien que le premier coureur de bois venu, et qu'en lançant son lazzo, elle arrêterait dans sa course le cheval le plus rapide.

J'étais ébahi. Une jeune fille aussi belle et aussi accomplie, possédant outre les charmes naturels de son sexe, des qualités dont bien des hommes seraient fiers, étaient réellement une merveille.

La porte s'ouvrit et on nous servit le souper.

Après le souper, je me décidai de nouveau à prendre congé, mais le père insista encore pour me retenir.

— Vous passerez la nuit ici, disait-il. Demain matin, à ce que m'a dit ma fille, vos compagnons vous auront rejoint et vous pourrez nous quitter avec eux.

La nuit tombait rapidement, et une lutte commençait entre mon cœur et ma raison ; l'un me disait de rester encore, l'autre m'affirmait qu'il était temps de m'éloigner. Ce fut la raison qui finit par l'emporter Mon cheval me fut amené, et, au moment de l'enfourcher, j'hésitai de nouveau en voyant le rouge que la pression de ma main fit monter au gracieux visage de la charmeresse qui, en si peu de temps, s'était emparée de tout mon être.

Puis le père, serrant ma main comme dans un étau, me fit promettre de renouveler bientôt ma visite ; il n'eut pas de peine à m'arracher cette promesse, et certes mon intention était de la tenir.

La lune brillait au ciel lorsque je m'éloignai lentement en pensant aux divers incidents de la journée. Avant de quitter la clairière, je me retournai encore une fois pour jeter un dernier regard sur la maison. Quelle fut ma surprise en voyant une ombre féminine qui s'avançait de mon côté. C'était Violette.

Je descendis de cheval, et, lorsqu'elle m'eut rejoint, elle me dit :

— J'éprouvais le besoin de vous recommander encore une fois la plus grande prudence. La route que vous allez suivre est pleine de dangers, la nuit surtout.

— Ne soyez pas inquiète à mon sujet, répondis-je. J'ai parcouru des chemins mille fois plus dangereux que le sentier qui est devant moi.

— Je ne puis pas affirmer que j'appréhente pour vous un péril certain, me dit-elle ; je n'ai que de vagues pressentiments que rien ne justifie.

Puis, du même air malicieux qui m'avait déjà frappé dans la journée, elle ajouta :

— Mais méfiez-vous de Juanita Morengo !

Je souris et lui répondis que, fort de sa sympathie, je ne craignais pas Juanita Morengo.

Ces paroles la firent rire et elle me tendit un billet en me priant de le remettre à son adresse, à Carlinville.

— Promettez-moi, dit-elle en me regardant fixement, de ne pas jeter les yeux sur ce papier avant votre arrivée. Je crois pouvoir avoir une entière confiance en vous et je compte que vous tiendrez votre parole.

Je jurai de me conformer strictement à ses instructions, et j'enfermai soigneusement le billet dans une poche de mes fontes, je me remis en selle et je m'éloignai rapidement.

A environ deux milles de là, en approchant de la petite clairière vers laquelle je me dirigeais, je tâchai m'occuper un peu de ce qui se passait autour de moi. A l'entrée de la clairière, où je débouchai par un brusque détour du sentier, je crus entendre un léger bruit dans les broussailles et j'arrêtai immédiatement mon cheval. Mais comme rien ne bougeait autour de moi, je crus m'être trompé et je me remis en route ; j'avais à peine fait vingt pas lorsque j'entendis soudain un sifflement semblable à celui que produit un vigoureux coup de fouet. Je sentis en même temps une corde qui s'enroulait autour de mon corps et attachait solidement mes bras. J'étais pris dans un lazzo ; je fis un effort désespéré pour saisir le *bowie knife* que je portais à la ceinture et couper les cordes qui m'étreignaient, mais je n'en eus pas le temps. Une seconde plus tard, j'étais renversé de cheval et étendu par terre sans pouvoir faire un mouvement.

Je vis distinctement un visage masqué se pencher au-dessus du mien, je sentis une main douce presser quelque chose sur ma bouche et mes narines, et ce fut tout...

. . . . . .

Le soleil avait déjà parcouru une grande partie de sa carrière lorsque je me réveillai ; je me soulevai sur mon coude et jetai les yeux autour de moi avec surprise. Lentement, un par un, les incidents de la journée me revinrent à la mémoire, mais je ne pouvais me rappeler comment j'étais arrivé près de Carlinville, dont j'apercevais le clocher à une courte distance.

Je sentais mes bras endoloris et je finis par me souvenir que j'avais été pris dans un lazzo et renversé de mon cheval. Avais-je été dépouillé ?...

Quelqu'étrange que cela puisse paraître, je trouvai mon cheval attaché à quelques pas de moi ; ma montre, ma bourse, mes armes, les différents objets que j'avais dans mes poches, rien ne manquait. Je me disposais à me remettre en selle lorsque à mon grand déplaisir, je m'aperçus que mes fontes avaient disparu.

. . . . . .

Le soir même, un de mes campagnons vint me trouver dans ma cabine où assis tristement, je réfléchissais à tout ce qui m'était arrivé. Il avait appris mon retour et venait m'informer de ce qu'avait accompli ma troupe depuis que je l'avais quittée. Il me raconta qu'ils avaient été au même endroit où